

* CATALAN : Fiche 3 : Contes et légendes le long du chemin

Découverte des contes et légendes sur le tronçon de la Catalogne du nord

Travail documentaire proposé par Mary Sanchiz

Documents supports

- Album *Ultreia, Sur les chemins de Compostelle* et enregistrement, Sylvie Leonard, SCEREN-CRDP Montpellier, 2009, coll. Langues en pratiques, docs authentiques.

Quelques autres références bibliographiques :

- Jordi Pere Cerdà, *La dona d'aigua de Lanós ; Contalles de Cerdanya*, Trabucaire, Canet-en-Roussillon, 2001.
- Josep-Sebastià PONS, *Llibre de les set Sivelles*, Biblioteca selecta, Barcelona, 1968.
- Calendrier des *Festes i tradicions*, CRDP-CDDP66, 2009

Sur le chemin, les Vierges noires et les saints de la contrée



Carton d'invitation du Conseil Général à l'inauguration des « Chemins catalans de Compostelle », le samedi 1^{er} février 2003 au Centre Culturel d'Eyne

1. Les circonstances historiques

De nombreuses légendes mentionnent la découverte miraculeuse de statues. Ainsi ont été mises au jour des vierges noires et en particulier celle de Font-Romeu, grande étape jacquaire. Ces vierges n'étaient sans doute pas noires à l'origine. Elles le seraient devenues au fil des ans par altération du matériau dans lequel elles ont été sculptées (pigments de peintures, fumées des cierges, humidité pour les vierges découvertes enterrées...). Echappe à cette hypothèse la vierge de Thuir qui est en plomb. On peut tenter de trouver une explication historique à ces découvertes :

Aux moments les plus sombres des razzia sarrasines, il est probable que des statues ou des objets de culte aient pu être cachés pour éviter toute profanation. Leur découverte fortuite quelques siècles plus tard a forcément intrigué.

Une autre hypothèse évoque au début du XII^e siècle, des incursions armées dans les hauts cantons organisées par le Comte de Foix, dernier héritier des comtes de Cerdagne et Conflent, favorable au catharisme. Il aurait alors pillé quelques églises dont le mobilier sacré fut sans doute caché par les fidèles.

2. Les Vierges noires

Jordi Pere Cerdà, in *La dona d'aigua de Lanós ; Contalles de Cerdanya*, Trabucaire, Canet-en-Roussillon, 2001, transcrit une légende étimologique intitulée « Les tres Maries ». Ce récit sur l'origine de trois vierges noires catalanes (*Núria, Er et Font-romeu*) trahit la xénophobie médiévale qui s'exerce dans un contexte de reconquête chrétienne contre ces femmes aux visages dits « de moros ».

Pour la vierge de *Núria*, voir aussi Josep-Sebastià PONS, *Llibre de les set Sivelles* (« Els sants del calendari »). Pour la vierge de *Font-romeu*, Josep-Sebastià PONS rappelle la légende « del brau que té la sort de desarrejar la Mare de Déu » (ibidem).

Il n'est pas exclu de rattacher cette tradition de l'arrivée des vierges noires en Cerdagne à celle des Saintes-Maries de la Mer.

Résumé du texte de Jordi Pere Cerdà :

Trois Marie, au visage noir comme tous les gens de leur pays, chacune avec son bébé, poursuivies par le décret d'Hérode, arrivent épuisées au pied des Pyrénées. Elles espèrent être bien reçues dans ces montagnes mais on les chasse. Elles s'enfuient au dessus de Ribes. Chacun de leurs pas fait surgir des rochers qui ferment la vallée pour les protéger. Leur soupir en s'asseyant fait naître une source qui les abreuve, elles et leurs nourrissons. Un orage éclate pendant leur sommeil et la montagne forme une grotte pour les protéger dans laquelle se réfugient aussi les bergers et toutes les bêtes des environs. La première Marie décide de rester à cet endroit et devient gardienne des bêtes et des orages. Les deux autres vont vers Finestrelles. Chassées d'Er, elles s'asseyent sur un talus. Au mois de mai, le blé autour d'elles est déjà mûr. Elles moissonnent le champ et se réfugient dans une meule, nourries de grain. Le lendemain, il a neigé sur toute la Cerdagne sauf sur ce champ. La seconde Marie, priée de rester là par les habitants repentis, accepte et devient gardienne des blés. La troisième grimpe au dessus d'un village d'où on la chasse encore : le bois recule devant elle jusqu'à un pré où coule une source. Un pin géant la protège. Elle s'endort avec son bébé. Elle est arrivée à Font-Romeu.

Quelques siècles plus tard, sa statue aurait été découverte près d'une fontaine à laquelle s'abreuyaient les pèlerins (font[aine] [du] romeu) par un taureau qui aurait piaffé à cet endroit pour

attirer l'attention du bouvier. Ce dernier, étonné par le comportement bizarre de l'animal, découvrit la statue de la vierge mise à jour par le sabot de l'animal. La chapelle de l'ermitage fut construite en action de grâces. (voir calendrier des *Festes i tradicions*, ouvrage bilingue, CRDP –CDDP66, 2009)

3. Les saints

- Les saints Abdon et Sennen à Arles-sur-Tech (*Arles de Tec*) :

Le transport de leurs reliques en pays catalan est l'objet d'une bien belle légende :

En des temps reculés (XI^e siècle), le pays arlésien était envahi de monstres particulièrement maléfiques, les *simiots*, accompagnés de catastrophes naturelles et d'épidémies. Pour calmer la colère divine, l'abbé Arnulphe se rendit à Rome et obtint les reliques de deux princes persans martyrisés au III^e siècle près d'une source. L'abbé transporta ce trésor dans le double fond d'un tonneau et, parvenu sur les rives du Tech, confia le tonneau à un muletier qui, sans doute trop pressé, provoqua un écart de la bête. Le pauvre mulet dévala dans le Tech avec son précieux chargement. L'abbé arriva à Arles tout penaud et vit soudain, sur la place de la ville, le mulet avec le tonneau toujours sur le dos. La foule se prosterna, les *simiots* disparurent et les reliques des saints furent placées dans un sarcophage en marbre blanc d'époque constantinienne, avant d'être transférées au XV^e siècle dans des bustes en argent. Depuis lors, le sarcophage, nommé « La Sainte Tombe », n'a cessé de se remplir d'une eau très pure, dont l'origine demeure inconnue, réputée aux vertus miraculeuses.

Au culte des deux saints se rattache aussi la tradition de la procession de « *la rodella* », de Montbolo (*Montboló*) à Arles (*Arles*) :

Depuis 1465, tous les 30 juillet, entre Montbolo et Arles, se déroule la procession dite de « *la rodella* », énorme rouleau de cire d'abeille, placé sur une croix. La forme circulaire de la « *rodella* » semble accréditer l'origine païenne de cette tradition qui n'aurait été « christianisée » qu'à la date de la première procession. La légende raconte en effet qu'un berger de Montbolo, surpris par le mauvais temps près du *Coll de Formentera* entendit, au milieu des roulements de tonnerre de la terrible tourmente qui se préparait, les voix de deux sorcières qui tentaient d'amener l'orage sur Montbolo, mais Saint Abdon et Saint Sennen les en empêchant, elles ne purent passer le col, et l'orage finit par s'éloigner. Montbolo fut épargné, et le berger courut annoncer la bonne nouvelle au village. Depuis ce jour, les saints patrons d'Arles sont vénérés aussi par les habitants du village de Montbolo. En témoignage de reconnaissance, « *la rodella* » circulaire, longue de 300m, pesant près de 10kg, réalisée artisanalement selon un procédé de fabrication jalousement gardé, leur est offerte chaque année dans une procession qui part de l'église Saint-André de Montbolo vers sept heures du matin et se dirige vers Arles où elle est accueillie devant les reliques d'Abdon et Sennen. En fin de matinée, l'eau bénite de la Sainte Tombe est récupérée par siphon et distribuée aux fidèles.

- Saint Pierre Orseolo à Saint-Michel-de-Cuxa (*Sant Miquel de Cuixà*) :

Pierre Orseolo, doge de Venise (X^e siècle), suivit à Saint-Michel-de-Cuxa l'abbé Garin, venu avec deux saints ermites, Marin et Romuald. S'étant définitivement retiré du monde, l'ancien doge demanda à vivre en ermite non loin du monastère, dans une toute petite maison construite autour d'une pierre dont il fit son lit. On reconnaît encore aujourd'hui, en creux sur cette pierre, la vague empreinte d'un corps humain. Mort en 988, Pierre Orseolo fut canonisé et sa dépouille partagée entre Cuxa et Venise.

- A la fois chevalier et saint, Sant Guillem de Combret :

Le petit ermitage de Sant Guillem de Combret se trouve au-delà du col de Sous (en partant de Prats-de-Mollo), après le petit hameau de *La Llau*. Il n'est pas à proprement parler une étape jacquaire. Mais il abrite la "version catalane" de la légende de Sant-Guillem qui se rattache à celle de Saint-Guilhem-le-désert, grande étape citée dans le *Guide du Pèlerin*, extrait du *Codex de Saint-Jacques de Compostelle* (XII^e siècle) et attribué à Aymeri PICAUD qui fit lui-même le pèlerinage, et dont on peut se procurer par exemple la traduction de Michel Record, Editions du sud-ouest, Luçon, 2006 :

« Ensuite, ceux qui vont vers Saint-Jacques par la Via Tolosana doivent visiter le corps du bienheureux confesseur Guillaume. [...] Soldat extrêmement valeureux, grand guerrier, il soumit au pouvoir du Christ la ville de Nîmes, la ville d'Orange et bien d'autres par sa vaillance et sa témérité. Il apporta avec lui dans la vallée de Gellone, le bois de la croix du Christ et là, dans cette même vallée, il vécut en ermite [...] »

Qui était Guillaume d'Orange ?

Sources historiques :

- vers 755 naissance de Guillaume fils d'un comte d'Autun et d'Aude, fille de Charles Martel ; il est donc cousin de Charlemagne et de la génération de Benoît d'Aniane. Il épousa Cunégonde, puis la germanique Vuitbourg.

- Charlemagne, appelé par Yaqzan Ibn al Arabi gouverneur de Barcelone, en lutte contre l'émir de Cordoue, passe dans la péninsule ibérique : une partie de l'armée par Narbonne et Le Perthus (?), l'autre partie par l'Ouest. Prise de Pampelune, mais échec à Saragosse. Retour précipité pour lutter contre les Saxons. Massacre de l'arrière-garde à Roncevaux (?) par les Basques : 15 août 778

- 789 : Charlemagne destitue un certain Cherso du comté de Toulouse et le donne à Guillaume qui prend le nom de Guillaume de Toulouse. Guillaume de Toulouse, grand soldat, deviendra le héros de la *Chanson de Guillaume d'Orange*, fils d'Aymeri de Narbonne et petit-fils de Garin de Montglane (24 chansons de geste).

- 793 : bataille de l'Orbieu (incursion arabe en Septimanie) où Guillaume de Toulouse fut défait. Mais malgré les pillages de la région, Abd al Malik ne put reprendre Narbonne et repartit en Espagne. La prise d'Orange de la Chanson n'a pas de fondement historique, mais la défaite de l'Orbieu y a pour écho les *Aliscans*.

- 801 : Charlemagne envoie son fils, Louis le Pieux, à la conquête de Barcelone. Il semble assuré que Guillaume de Toulouse ait participé à l'expédition (revanche éclatante sur la bataille de l'Orbieu) : Urgell, Gérone et Barcelone entrent dans l'empire carolingien. Charlemagne crée des comtés sur les marches de l'empire (Marca Hispanica).

- En 806, Guillaume se retire au monastère de Gellone (mort en 812)

Des légendes catalanes situent cette retraite dans l'ermitage de Sant Guillem de Combret.

Guillaume d'Orange a souvent dans la geste le surnom de Guillaume Fierabras. Il est évident que ce Guillaume n'a rien à voir avec le Fierabras fils du roi sarrasin Balan de la Chanson de geste *Fierabras*. La force des deux héros a superposé les surnoms. Il y eut peut-être aussi superposition avec le surnom d'un certain Guillaume de Hauterive, chef des conquérants de la Pouille au XI^e siècle dit « Bras de fer » (cf. Paulin PARIS, *Les manuscrits français*, Paris 1840).

Il a aussi un second surnom, celui de Guillaume au *court* nez, en souvenir d'une blessure, ou au *courb* nez, aquilin.

Quant à la belle Guibourc, elle fut sans doute une épouse d'origine germanique (Vuitbourg),

devenue sarrasine selon le motif bien connu dans d'autres chansons du mariage et de la conversion d'une païenne (ou d'un païen : Fierabras, l'autre, justement !)

Sources littéraires :

Héros bien ancré sur un territoire méridional entre Narbonne (la *Prise de Narbonne* par Aymeri, son père), Nîmes (le *Charroi de Nîmes*), Arles (la bataille des *Alyscamps*), Orange (la *Prise d'Orange*) et Aniane / Gellone (le *Moniage Guillaume*), on n'a pourtant rien de lui en langue d'oc ou en catalan : tout le cycle de Guillaume d'Orange, ou ce qu'il en reste, est écrit en langue d'oïl.

Néanmoins, le *Fragment de la Haye* (entre 980 et 1030, mise en prose d'un texte latin en vers qui met déjà en scène les héros de la geste de Guillaume d'Orange avec de terribles coups d'épée, d'affreuses blessures et la reprise d'un paragraphe qui annonce les reprises de laisses dans les chansons de geste) et la comparaison des divers manuscrits en langue d'oïl plaident pour un original perdu : par exemple les différentes versions de la *Prise d'Orange* (9 manuscrits, fin XII^e), permettent d'émettre l'hypothèse qu'elles sont vraisemblablement les transcriptions tardives d'une même source perdue dite « O »¹. On peut même dire, en fonction des variantes, qu'on a trois rédactions de la prise d'Orange et on peut évidemment suggérer que la/les source(s) perdue(s) a/ont pu s'inspirer de sources méridionales (?).

On a donc aujourd'hui, en langue d'oïl, pour le Cycle de Guillaume (ou de Garin de Monglane, nom de son grand-père) :

- les *Enfances Vivien*, le *Moniage Rainouart* et la *Bataille Loquifer*, un peu à part
- le cycle de Guillaume proprement dit : *Enfances Guillaume* (début héroïques), *Couronnement de Louis* (protecteur du roi légitime), *Charroi de Nîmes* et *Prise d'Orange* (il doit conquérir ses propres fiefs : Nîmes par la ruse, Orange avec l'aide d'Oriabel qui deviendra Guibourc par mariage avec Guillaume et baptême), *Chevalerie Vivien*, et *Aliscamps* (lutte contre les Infidèles), *Moniage Guillaume* (fin de vie en odeur de sainteté)
- quelques chansons supplémentaires dans quelques manuscrits : *Chevalerie Vivien*, *Folque de Candie*, *Garin de Monglane*, *Girart de Vienne*, *Aymeri de Narbonne*, *Narbonnais*, *Siège de Barbastre*, *Guibert d'Andernas*, *Mort Aymeri*, *Renier*, *Département des fils d'Aymeri*, *Prise de Cordres*
- un roman en prose tardif du XV^e siècle

Un autre argument en faveur de la source perdue est la présence dans des transcriptions « européennes » d'épisodes inconnus des manuscrits en langue d'oïl :

- les neuf livres du *Willehalm* (Wolfram von ESCEMBACH) retranscrivent, entre autres, des extraits des *Alyscamps*, de la fuite de Guillaume et de Gyburg et de la guerre contre le roi sarrasin Terramer, père de Gyburg, en particulier le ralliement de Rennewart qui hait ses congénères sarrasins qui ont refusé de payer sa rançon. Ce livre est resté inachevé (mort de l'auteur). Autre version de *Willehalm* sous la plume d'Ulrich von dem TÜRLIN : elle donne une suite au précédent, introduit des épisodes inconnus de la tradition française et fait entrer Guillaume et Guibourg au couvent à la fin de leur vie (remaniement du *Moniage Guillaume* en langue d'oïl qui retrace la fin de Guillaume entré à l'abbaye de Gellone après la mort d'Oriabel/Guibourg).
- la *Karlamagnussaga* norvégienne, compilation épique en prose du XIII^e siècle.
- les *Histoires Narbonnaises* roman en prose de l'Italien Andrea da BARBERINO qui compile différentes chansons de geste françaises parle d'un siège de 7 ans subi par Guillaume dans Orange.

1 Voir introduction d'Henri REGNIER à *La Prise d'Orange*, Klincksieck, Paris, 1983.

Conclusion : On voit bien que la renommée du héros dépasse les frontières et que les sources sont multiples. Ce qui nous amène à faire trois remarques :

- la multiplicité des versions et des manuscrits explique le manque d'unité qu'on a souvent reproché à la *Chanson de Guillaume d'Orange* (contrairement à la *Chanson de Roland* par exemple), voire les incohérences.
- le recul des poètes a souvent donné une tonalité ironique par rapport aux exploits chevaleresques : il est évident que les amours de Guillaume et d'Oriabel (thème oriental des amours d'un Chrétien et d'une païenne (?)) dans lequel Guillaume se métamorphose en un véritable héros courtois), voire le *Moniage* sont aussi (plus ?) importants que les exploits chevaleresques.
- il faut s'intéresser aussi aux traces laissées par la légende dans nos contrées ; elles permettent d'en mesurer l'impact et les transformations, mais aussi de repérer des épisodes absents des manuscrits :

Pour les pays d'oc :

- la *Vita sancti Wilhelmi*, écrite en latin vers 1122 par un moine de Gellone résume une chanson antérieure et mentionne un siège de la ville d'Orange par Tibaut (ex-mari vaincu d'Oriabel)
- *La Chanson de la Croisade albigeoise* (1213) fait aussi allusion à un siège d'Orange où Guillaume *suffri tant disturbiers*
- idem dans le *Siège de Barbastre*
- *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* invite les pèlerins à visiter le tombeau de Saint-Guillem à Gellone, lui qui « avait pris Nîmes et Orange ».

Pour la Catalogne :

Le personnage semble être devenu Sant Guillem de Combret, soit par superposition à un autre Guillem inconnu, soit par réminiscences littéraires. Voici quelques références non exhaustives :

- Josep Sebastià PONS, *El Llibre de les set Sivelles*, Biblioteca selecta, Barcelona, 1968 :

« L'aire de la llegenda » : visite et description de la chapelle, puis légende de Saint Guillem de Combret : la victoire contre le dragon de l'étang, la première tentative pour construire une première chapelle à Corsavy et destruction toutes les nuits par les mauvaises gens, la seconde tentative à Combret et la cloche forgée à mains nues, puis la mort du saint entouré de chèvres, rappelant sans ambiguïté celle de Saint-François d'Assise entouré de tous les animaux (voir Nikos Kazantzaki, *Le Pauvre d'Assise*).

- Horace CHAUVET, *Folklore du Roussillon*, Perpignan, 1943 :

Même légende mais les chèvres sont au début : elles ont nourri Saint-Guillem.

- Didier PAYRE i ROIG, *Canigó, la muntanya mítica catalana*, Farell, 2005, "Sant Guillem de Combret", p. 44, cite aussi le dragon vaincu, les chèvres nourricières et la cloche forgée à mains nues que le saint remplit de blé en revenant de la forge. Pierre III d'Aragon aurait aussi rencontré ce dragon sans le combattre lors de son ascension du Canigou...²

2 Les quatre grandes chroniques (Jaume I^o, Pere el Ceremoniós, Bernat Desclot, Ramon Muntaner) cf *Les quatre grans cròniques*, revisió del text, pròlegs i notes de Ferran Soldevila, Selecta, Barcelona, 1971.

- Un autre écho lointain de la mort du dragon et du passage de Charlemagne dans le livre de Bienve MOYA, *Llegendes i contes catalans per ser explicats*, El Mèdol/L'Agulla, Tarragona, 1997 :

« El drac de Banyoles » mélange allègrement des sources antiques et médiévales (tribut de jeunes gens donné à dévorer au monstre comme Andromède ou le tribut du Morholt dans *Tristan et Iseut*), des données préhistorico-anthropologiques sur les cités lacustres, la conquête de Gérone par Charlemagne et la requête des habitants de Banyoles et Centenys faite à ce dernier de les délivrer du drac. Les preux guerriers sont réduits en bouillie par le drac, Charlemagne lui-même, « *rompent la llança i la dura espasa d'acer contra l'extraordinària solidesa de la pell del monstre, va haver de recular davant la colossal escomesa del drac* ». C'est un ermite, venu de la Montagne Noire près de Carcassonne et accompagnant les armées franques qui exorcise finalement le monstre grâce à ses prières, à l'étoile de Saint Martin de Tours et avec l'aide des vents et des orages déchaînés.

Ces différentes versions (orales, retranscrites récemment) mentionnent toutes, au moins, l'un des deux épisodes, celui de la cloche forgée à mains nues et celui du drac qui ne figurent pas, dans les versions écrites du *Moniage Guillaume* :

Résumé du *Moniage Guillaume* :

Après la mort de Guibourc, Guillaume, inconsolable, entre en religion. Il est assez mal accueilli à Aniane. Il faut dire que, lorsqu'on lui demande s'il sait lire, il prend son bréviaire à l'envers et que les moines ont peur de lui. Il mange et boit beaucoup, assomme le gardien du cellier... Les moines, espérant s'en débarrasser, l'envoient acheter du poisson au-delà d'une forêt infestée de brigands. Mais il se tire de tous les mauvais pas : contre les brigands en « dévissant » la cuisse de son âne pour les assommer (il ne devait se servir que « de chair et d'os » et revient avec toutes les richesses qu'il leur a prises), contre les moines qui ne veulent pas le laisser rentrer (il écrase le portier en défonçant la porte). Un ange lui demande d'aller à Gellone, « un vrai désert » (épreuve de la traversée du désert), infesté de serpents :

« Bos et culuevres et serpentiaus crestés,
Et grans laisardes, et lais crapaus enflés »

Il demande à Dieu de le débarrasser de cette vermine, combat contre un géant de quatorze pieds qu'il assomme d'une énorme pierre avant de le précipiter dans l'eau. Il construit une chapelle et l'entoure d'un jardin. Surpris par une invasion sarrasine, il est emmené pendant sept ans prisonnier à Palerme et délivré par l'armée de Louis de retour de Terre Sainte. Il revient à Gellone, mais repart à Paris aider le roi Louis assiégé par le géant Ysoré, roi des Saxons, qui a juré d'atteler Louis à une charrue, de violer la reine Blanche fleur (sœur de Guillaume) et de tuer tous les chrétiens. Il tue Ysoré en combat singulier et revient à son monastère. Il construit sur l'Hérault un pont que le diable détruit chaque fois³ jusqu'à ce que Guillaume envoie le Malin au fond de l'eau. Quelques années plus tard, le moine meurt en odeur de sainteté pendant que toutes les cloches de la chrétienté se mettent à sonner seules.

Il est donc intéressant d'étudier comment ont pu se faire les glissements d'une version à l'autre.

L'épisode de la cloche forgée à mains nues s'adapte à la forme particulière de la cloche de Combret (bosselée, qui semble porter des traces de doigts !). Et elle aussi sonne seule en cas de péril (voir infra la légende de l'épée de Taillefer), comme celles de toute la chrétienté qui ont annoncé la mort de Guillaume.

On peut facilement comprendre le glissement entre le *drac* des étangs et les géants (le géant Corsolt du *Couronnement de Louis*, ou plutôt celui du « bout du monde » dans le *Moniage* que le saint tue d'une énorme pierre et précipite à l'eau, ou encore le géant Ysoré qui assiège Paris). La légende s'adapte au terroir puisque, près du Canigou ou du lac de Banyoles, c'est le drac qui terrorise les gens. Il peut aussi être le grossissement des *crapaus enflés et serpens crestés* dont Guillaume doit se débarrasser à son arrivée au « Bout du monde » (le mot *dracó/dragó* désigne un lézard en catalan).

Sans être jamais cité, le diable apparaît bien en filigrane dans le *drac* terrassé par la prière du saint

3 Cf "Le motif des constructions du diable" in Parcours latino-romans, 5°, <http://www.ac-montpellier.fr>, espace "langues régionales".

Ermite chez Bienve MOYA, ce qui renvoie évidemment aux combats de Guillaume d'Orange contre le diable (Pont du Diable sur l'Hérault) et à la version de Josep Sebastià PONS où les gens de Corsavy détruisent toutes les nuits sa chapelle par méchanceté.

Dans la transcription de Josep Sebastià PONS, Guillaume porte encore sa cotte de maille quand il tue le dragon avec son épée. C'est le passage le plus proche de la chanson de geste. La mention de l'épée est à relier à la légende de l'épée rapportée ci-dessous.

La légende de l'épée :

Gaston LAUTIER rapporte, dans *Saint-Guilhem-le-Désert et sa région*, édité par l'Association des Amis de Saint-Guilhem-le-Désert, 1986, outre un résumé du *Moniage Guillaume*, la « légende de l'épée » :

Charlemagne a besoin de Guillaume, retiré à Gellone. Il envoie donc ses quatre fils (Bernard, Béra, Héribert et Gaucelme) rechercher à Saint-Julien-de-Brioude sa valeureuse épée « Joyeuse », espérant que le nouveau moine ne résistera pas en revoyant l'épée de ses exploits passés. Mais Guillaume résiste, prend l'épée, remonte le cours du Verdus et après une nuit de veille, creuse une tombe et enterre définitivement son épée.

Curieusement, en pays catalan, la légende de l'épée se retrouve sous une forme un peu différente, celle d'une transmission de héros mourant à nouvel héros méritant :

Didier PAYRE i ROIG⁴, citant Joan AMADES (1949), dans « L'espasa de Tallaferró » raconte que le comte Otger, champion de la Reconquête, était mort dans les bras du grand-père de Guillem et lui avait confié son épée qu'il tenait lui-même du *cavaller Sant-Jordi*, à charge de la transmettre à un chevalier capable de se battre contre les Maures si la patrie était à nouveau en danger. La lame de cette épée était si acérée qu'elle taillait le fer aussi facilement que si elle avait été plongée dans l'eau.

Devenu moine, Saint-Guillem garda donc l'épée (la légende ne dit pas si lui-même en usa contre les Sarrasins mais il est probable que oui) et, un jour que les Sarrasins menaçaient à nouveau le pays, la cloche de l'ermitage de Saint-Guillem-de-Combret sonna si fort toute seule qu'on l'entendit dans toutes les Pyrénées. Saint-Guillem appela alors le frère du comte Guifré, lui remit l'épée et ce dernier se fit désormais appeler Taillefer en référence à l'épée.

L'écart entre les dates (812 mort de Saint-Guillem et 878, date à laquelle Guifred le Velu, déjà comte d'Urgell, reçoit de Charles le Chauve les comtés de Barcelone, de Gérone et de Besalú) montre assez bien comment a fonctionné la légende en rapprochant les personnages sous le dénominateur commun de la lutte contre les Maures.

Conclusion : Qu'il soit mort à Gellone ou à Combret, Sant Guillem reste l'un des saints les plus connus de nos contrées, emblème de courage et de piété.

⁴ Didier PAYRE i ROIG, *Canigó, la muntanya mítica catalana*, Farell, 2005.